

prendra assez d'intérêt pour se résigner à vivre sur terre.

Après avoir écouté attentivement cette triste histoire, les dames décidèrent qu'il leur appartenait d'arracher le pauvre marin à sa solitude ; elles firent si bien que le soir même il daignait écouter leur babil et que le lendemain, c'était lui qui parlait, qui leur racontait des épisodes de sa vie aventureuse et des histoires plus ou moins véridiques. Les marin sont beau jeu, ils viennent de si loin—leurs auditeurs et surtout leurs auditrices n'iront pas y voir.

Ainsi s'acheva agréablement le voyage ; arrivés à D*** les deux frères dirent adieu à leurs compagnons de route ; ceux-ci se rendirent à Pictou, où il en resta quelques-uns, où il en embarqua quelques autres, et trois jours après le "Lady Head" revenait à Québec.

Trois ans plus tard, deux des voyageuses se rencontraient à Montréal et l'une d'elles, ayant été longtemps absente du Canada..., faisait à son amie bien des questions sur leurs connaissances réciproques dont elle n'avait pas eu de nouvelles ; dans le cours de leur conversation elles mentionnèrent leur voyage à bord du *Lady Head* et les deux frères de D***—Je me suis souvent demandé, dit celle qui arrivait de l'étranger, si le pauvre marin était encore marchand.

—Comment, ma chère, lui répondit son interlocutrice, vous ne l'avez pas su,—il est reparti quinze ou dix-huit mois après.

—Le pauvre garçon ! Je m'y attendais presque.

—Oui. Son frère m'a raconté cela. Il passa l'hiver à D*** s'occupant activement du commerce ; au commencement du printemps la vieille mère mourut, heureuse d'avoir revu son fils, heureuse de le voir résigné à son nouveau genre de vie. Mais quand la flotte commença à arriver, l'ennui reprit le marin ; il y résista pourtant, il vit repartir les vaisseaux sans manifester le désir qu'il avait d'en faire autant. Puis arriva la flotte d'automne ; alors sa tristesse dégénéra en véritable maladie. Il ne pouvait plus rien faire, il allait s'asseoir sur la grève pour regarder les blanches voiles apparaître à l'horizon, grandir, s'approcher, passer, s'éloigner et disparaître. Dans les premiers jours de novembre il dit à son frère :

—L'pardonne-moi le chagrin que je vais te causer, mais, vois-tu, il faut que je parte.

—Comme matelot ?

—Oui, puisqu'il le faut. Je mourrais ici. Je reviendrais tous les ans, si c'est possible, mais laisse-moi reprendre la mer. Tu préfères encore mon absence à ma mort, n'est-ce pas ? Ici, je ne puis pas vivre ! Que veux-tu, cher frère, c'est pour moi une vocation irrésistible.

Et c'est ainsi que le pauvre marin est reparti ; il a recommencé ses lointains et périlleux voyages, dont il n'est peut-être jamais revenu.

QUEBECQUOISE.

JEAN ET JEANNE SORIOL,

LÉGENDE.

LA VENDETTA.

(Suite et fin.)

L'officier d'ordonnance du général Amherst avait eu l'épaule fracassée par la balle meurtrière de Jean Soriol. Donald, qui était doué d'une grande vigueur, enleva son camarade dans ses bras et le transporta dans la maison de Jean, où il le confia à Jeanne et à sa mère, en les suppliant de bien vouloir le soigner ; ce qu'elles lui promirent de faire de leur mieux.

En sortant, Donald renouvela sa promesse de protéger la maison où il laissait tout son cœur et, après quelques paroles d'encouragement données à son compagnon d'armes, il sauta en selle pour rejoindre l'état-major anglais, qui venait de reprendre la route de Montréal, suivi des officiers français, que l'odieuse apathie du roi de France avait réduits à une capitulation humiliante, eux les vainqueurs d'Oswego et de Carillon.

Amherst, en voyant tomber son ordonnance, avait immédiatement dépêché une estafette à son camp, pour en ramener un chirurgien. Il était alors cinq heures de l'après-midi et les ténèbres commençaient à s'étendre autour de la montagne. Le chemin de la Côte des Neiges, qui suivait à cette époque une pente beaucoup plus raide qu'aujourd'hui, était très dangereux ; néanmoins l'estafette y lança sa monture au galop. Il avait à peine fait quelques arpents, lorsque son cheval se heurta subitement à un obstacle invisible et roula par terre ; lui-même alla piquer une tête à dix pieds en avant et reçut dans sa chute des blessures qui l'empêchèrent de se relever.

Il gisait presqu'inanimé au milieu du chemin, lorsque les officiers qui revenaient de la maison de Jean l'apercurent, et allèrent le relever. En examinant l'endroit où le cheval était tombé, l'un des officiers, ramassa une forte corde brisée, dont l'un des bouts était attaché à un arbre sur le bord du chemin, à une hauteur de deux pieds au-dessus du sol ; l'autre bout de la corde était également noué à un arbrisseau au côté opposé de la route.

Jean Soriol avait imaginé ce stratagème pour culbuter les Anglais, et profiter du désordre qu'il causerait inévitablement afin de tirer plus à son aise dans le lot.

Le général anglais, outré de cette audace d'un homme qui continuait ainsi la guerre pour son compte, ordonna à une autre estafette de courir au camp, et d'en ramener de suite, en même temps que le chirurgien, deux compagnies d'infanterie pour faire une baïonnette dans la montagne et ses environs, et s'emparer de Jean Soriol mort ou vif.

Ce deuxième courrier fut plus heureux que le premier ; il fut de retour au bout d'une heure avec le détachement demandé et le chirurgien, qu'il conduisit à la maison de Jean.

Les autres officiers continuèrent leur route vers la ville, emmenant avec eux la deuxième victime de la vengeance du Canadien.

Malgré toutes les précautions prises par le commandant des troupes pour que de pareils coups ne fussent point répétés, il ne se passa pas une journée, pendant toute une semaine, sans qu'un soldat ou un officier manquât à l'appel.

Jean Soriol tenait scrupuleusement sa promesse ; chaque jour il sacrifiait un Anglais à la haine que le dévorait.

L'île Ste-Hélène avait été immédiatement occupée, après la capitulation, par le régiment de Donald Cameron Fraser. En l'an de grâce 1760, cette île n'était guère mieux fortifiée qu'aujourd'hui. Les nouveaux occupants y construisirent à la hâte quelques travaux en terre, entre autres une sorte de bastion, qui regardait à la fois les fortifications de Montréal et le Pied du Courant du fleuve. On peut encore voir ce bastion incomplet.

Les nombreux baigneurs qui fréquentent cette île pendant la saison d'été, connaissent bien l'îlot dénudé qui se trouve à gauche de l'endroit où ils vont prendre leurs ébats, à quelques pas de l'île principale dont il n'est séparé que par un maigre courant d'eau : c'est l'Île Ronde.

Cette excroissance rocheuse qui s'élève à peine au-dessus du niveau de l'eau, devait, dans les temps préhistoriques, faire partie de l'île Ste-Hélène elle-même, et a dû en être détachée à la suite de quelque grand cataclysme. En hiver, les glaces du St-Laurent la recouvrent toujours entièrement. En été, on y voit croître une végétation maigre et souffreteuse, composée de trèfle sauvage, de chiendent et de foins follets que le soleil de juin jaunit de bonne heure.

Sur l'îlot, vis-à-vis le bastion nouvellement élevé, se trouvait un énorme morceau de granit, jeté là, probablement à l'époque où les Titans tentèrent d'escalader le Ciel. Ce roc, ou plutôt ce rocher, était ouvert à sa base, près de terre ; cette ouverture qui regardait l'île Ste-Hélène, permettait de pénétrer dans une grotte assez grande pour contenir un homme et même le cacher.

Jean Soriol connaît cet endroit pour y avoir, souvent déjà, guetté les canards et les outardes au temps de la chasse. Il s'y installa donc désormais pour guetter les Anglais.

Pendant cinq nuits consécutives, Jean, au moment favorable, envoyait de sa cachette une balle à la sentinelle qui s'aventurait sur le bastion. Cinq soldats du régiment de Donald payèrent de leur vie le tort qu'ils avaient d'être, aux yeux de Jean, des Anglais.

Cependant pareille audace devait avoir une fin. Le sixième jour, à la tombée de la nuit, quelques soldats embusqués faillirent le prendre ; Jean eut juste le temps de se jeter à l'eau. Il gagna la rive à la nage, et put, cette fois, échapper aux balles qu'on lui envoyait.

Le lendemain il eut la témérité de traverser le fleuve en canot et de s'aventurer trop près de l'Île Ronde, ce qui était contraire aux habitudes ordinaires des traversiers. Il fut aussitôt reconnu par un officier qui possédait son signallement, et qui sauta bientôt dans une embarcation à sa portée, suivi d'une quinzaine de soldats, pour lui donner la chasse.

Avec son léger canot, Jean gagna rapidement du terrain et alla atterrir du côté de Longueuil ; il avait une avance sur ceux qui le poursuivaient.

En mettant le pied sur le rivage, il entendit deux détonations et presque en même temps le sifflement sinistre de deux balles qui passèrent tout près de sa tête. Au lieu de fuir de suite, il se retourna tranquillement, son mousquet à l'épaule et, ajustant le soldat qui se tenait à l'avant de l'embarcation, le tua raide et reprit sa course, tout en rechargeant son arme, vers une petite forêt située à un demi mille du fleuve.

L'officier et les soldats laissèrent sur le rivage leur compagnon mort et continuèrent leur chasse avec ardeur. De temps en temps, une balle était tirée sur Jean sans l'atteindre toutefois. Enfin, au moment où il allait pénétrer dans la forêt un coup de feu l'atteignit au bras gauche et lui lacéra la chair. Jean eut cependant la force d'épauler son arme encore une fois, il allait presser la détente lorsqu'une dernière balle l'atteignit en pleine poitrine et le fit tomber à la renverse.

Sa chute fut le signal d'un "hourrah" de triomphe pour les soldats anglais désormais délivrés de ce terrible gaillard. Seul, l'officier qui les commandait ne se réjouit pas ; au contraire, en voyant tomber Jean, il essuya furtivement une larme.

O'était Donald lui-même qui, pour obéir aux ordres précis de ses supérieurs, avait dû poursuivre Jean, mais accomplissait ce pénible devoir en pensant à Jeanne qu'il adorait, et que la mort de son frère allait éprouver l'd'une façon terrible.